Les rumeurs les plus inquiétantes couraient sur Juan de La Peña, et lorsque je le vis pour la première fois, cette nuit étouffante de juillet, s'avancer sur l'embarcadère du port de San Felicio, je ne pus réprimer un frisson. Il marchait comme un automate, claudiquant sur le ponton, et s'arrêta dans le halo d'un réverbère, rejetant la tête en arrière comme pour défier le ciel, ou lire un message dans les nuages qui masquaient un instant la lune. Il me rappela furieusement l'affiche de *L'Exorciste*, de William Friedkin, que j'avais tenté de copier pour mon second film avant d'y renoncer.

Depuis plusieurs semaines déjà, j'avais tenté de me familiariser avec l'homme, avec ses méthodes,

en prévision de notre rencontre. Des méthodes… le mot même faisait sourire. De La Peña avait semble-t-il mené la révolution, au côté d'El Jefe, l'actuel président de la République, sans autre stratégie que celle de la terreur. On racontait à son sujet des anecdotes effrayantes, sans qu'aucune preuve pût en être apportée. Faute de témoins.

C'était cet homme, réputé pour sa violence, sa cruauté, qu'Amnesty International m'avait demandé de rencontrer, de jauger, qui sait… de convaincre. Et malgré mes craintes, malgré mon dégoût de tout ce que représentait ce militaire, j'avais accepté. Par conviction… Du moins est-ce ainsi que l'avaient présenté les attachés de presse de mon producteur aux journalistes narquois qui flairaient là le coup médiatique. Le meurtre d'un policier dans les circonstances exactes d'une scène-culte de mon premier film, survenant quelques semaines à peine après l'échec du second, avait déclenché une véritable curée. Ma tête s'était retrouvée, une nouvelle fois, placardée à la une des newsmagazines. Mais

cette fois-ci, cela s'apparentait plus à une mise à prix. J'avais refusé de répondre à la moindre interview, d'affronter la meute. Didier m'avait sauvé la mise, laissant filtrer la nouvelle de mon départ pour San Felicio, au service d'Amnesty. Il avait même menti pour me couvrir, trafiquant quelques documents qui lui avaient été confiés en fin d'année dernière pour étayer l'idée que ce voyage était prévu de longue date, et ne se résumait en aucun cas à une manœuvre destinée à sauver la face. La haine qui s'était déchaînée contre moi avait perdu un peu de sa vigueur, mais ne demandait qu'à renaître. Je savais, confusément, qu'il me fallait rapporter quelque chose de mon voyage. Un film, un entretien, une promesse, n'importe quoi…

Quelques semaines plus tôt, j'avais attendu dans un café en face du cinéma tandis que Samia prenait place dans la file d'attente. Il était 13 heures 30, et d'emblée je pressentis que nous allions au désastre. Sans rien en dire à Samia, j'avais choisi d'arriver avec quarante minutes d'avance sur l'horaire de la première séance, au cas où l'engouement du public pour mon premier film nous réserverait de bonnes surprises. Sans trop m'y arrêter, j'avais imaginé la veille au soir, avant de m'endormir auprès d'elle dans sa petite chambre de bonne, que Samia et moi risquions de débarquer au milieu d'une foule en délire, prenant d'assaut le Gaumont Marignan comme au bon vieux temps de la première de *Harry Potter* ou du *Seigneur des Anneaux*. Le triomphe

de mon premier film, *État d'urgence*, avait pris tout le monde au dépourvu, moi y compris. Mais depuis deux ans, j'avais eu le temps de m'habituer au succès, de le considérer comme une chose acquise. J'avais connu la folie des tournées en province, le festival de Cannes, où j'avais raté la Palme d'un cheveu, pour être ensuite couronné à Berlin de l'Ours d'or. Ensuite le contrat de distribution aux États-Unis dans un circuit indépendant, la réussite là-bas aussi, et un périple à travers les States qui s'était terminé comme dans mes rêves de gosse, au bord de la piscine de Steven. Oui, j'avais pris cette mauvaise habitude-là aussi, cette manie branchée de faire référence négligemment, par leur simple prénom, à toutes les célébrités que j'avais rencontrées comme si nous étions des amis de très longue date, quand souvent nous ne faisions que nous croiser dans des restaurants surcotés pour nous promettre de déjeuner ensemble prochainement, entre deux baisers dans le vide et deux sonneries de portable.

Vers 14 heures, la file d'attente se mit en mou-